

L'image phobique de la paysannerie au XVIII^e siècle

La construction d'une identité

Parmi les catégories sociales qui ont contribué, dans l'histoire moderne et contemporaine de la France, à forger le mythe d'une identité provinciale et régionale, le paysan occupe une place privilégiée. La prédominance statistique des gens de terre et les liens étroits, parfois complémentaires, entre les activités agricoles, l'artisanat et l'industrie, ou même le monde de la pêche¹, ne permettent pas, cependant, d'expliquer la construction et l'évolution d'une image qui gagne en hégémonie et finit par confondre, au XIX^e siècle, une classe sociale et une région française. Or la fascination que la paysannerie exerce alors, malgré elle, sur les notables ou les milieux littéraires et artistiques, ne se traduit pas toujours dans les mêmes termes. Si le paysan retient l'attention, il peut être tantôt repoussé, comme acteur d'un monde arriéré ou comme incarnation d'un homme sauvage, ou tantôt reconnu pour ses qualités morales, son attachement aux traditions et à l'Église. Mais quel que soit le parti retenu, les romanciers l'adoptent et le figent, dès le début du XIX^e siècle ; les peintres suivent à partir des années 1830-1840, véhiculant pour leur part une double image des habitants de la Bretagne dont le paysan, malgré la présence du marin, est sans nul doute la figure dominante². On doit d'ailleurs noter que cette image pittoresque est duale car fortement sexualisée : d'un côté, face aux hommes, le peintre dresse le portrait inquiétant du paysan âgé, au visage buriné par la rigueur du climat et les travaux de la terre, de l'autre, en contemplant le monde des femmes, il offre au collectionneur ou au curieux

¹ Nul administrateur n'a mieux décrit l'ensemble des activités agricoles de la province sous l'Ancien Régime que Jean-Baptiste des Gallois de La Tour. Voir LEMAÎTRE, Alain J., *La Misère dans l'abondance en Bretagne au XVIII^e siècle. Le Mémoire de l'intendant Jean-Baptiste des Gallois de La Tour (1733)*, Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne, coll. Archives historiques de Bretagne, 6, Rennes, 1999.

² Je renvoie ici à l'excellence des travaux de Denise DELOUCHE, et parmi eux, *Les peintres et le paysan breton*, éd. URSA, Le Chasse-Marée, 1988.

l'image positive et rassurante de la paysanne qui porte, dans l'éclat de sa jeunesse, le rêve du bonheur des champs³.

L'histoire de cette construction identitaire, toutefois, est loin d'être linéaire. En pratiquant une histoire régressive, telle que la souhaitait déjà Marc Bloch⁴, on devine bien sûr le poids de conceptions issues d'un autre temps mais on observe aussi des recompositions permanentes par réappropriation d'éléments en provenance de l'extérieur. En fait, cette construction identitaire connaît incontestablement ruptures et novations. Et, outre la contextualisation, l'enquête historique permet de découvrir dans quelles conjonctures économiques et politiques s'insèrent les processus d'oubli, d'occultation, voire de dénégation qui participent à la construction de l'identité et fondent une tradition. En effet, il faut d'emblée souligner que l'identité n'est pas une substance ni un attribut immuable d'un groupe⁵. Les identités sociales s'élaborent dans des interactions entre les individus, les groupes et les idéologies : elles s'établissent sur des critères de relations, de rapports et d'interactions sociales. Ces remarques préliminaires sont là pour souligner la complexité de la notion d'identité qui désigne à la fois ce qui est identique (unité) et ce qui est distinct (unicité), et des problèmes posés par la construction d'une image, les recompositions permanentes des cultures, l'imaginaire et les stratégies politiques.

Si l'on admet que les identités qui s'affirment à l'époque moderne, puis au XIX^e siècle, sont, au mieux, le résultat d'une construction culturelle, politique ou idéologique, autrement dit d'une construction historique, on peut percevoir la manière dont une image, en l'occurrence celle de la paysannerie, s'est forgée en continuité avec une tradition issue du Moyen Âge et s'est distinguée d'abord sous l'impulsion d'idées nouvelles – les Lumières – puis sous l'effet d'événements politiques réinterprétés – la Révolution française.

On pourra donc reconstituer l'histoire de la phobie (ou de l'empathie) envers la paysannerie bretonne en combinant deux types de sources. Il s'agit tout d'abord de travailler sur des documents émanant de l'administration royale, en particulier l'enquête remarquable et complète menée par

³ DELOUCHE, Denise, «Portraits bretons : entre vision sombre et vision idyllique», *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, LXXXII, 2004, p. 345-392. DELOUCHE, Denise, «La critique et les peintres de la Bretagne au XIX^e siècle», *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, 1979, CVI, p. 375-398.

⁴ BLOCH, Marc, *Les caractères originaux de l'histoire rurale française* (1931), Paris, 1955, tome 1, p. XII-XIV.

⁵ Sur l'identité : ANDERSON, Benedict, *L'Imaginaire national*, La Découverte, Paris, 1996. BADIE, Bertrand et SANOUN, Marc (dir.), *L'Autre*, Presses de Sciences Politiques, Paris, 1996. BAYART, Jean-François, *L'Illusion identitaire*, Fayard, Paris, 1996. LEROY-LADURIE, Emmanuel, *Le Carnaval de Romans. De la Chandeleur au mercredi des cendres, 1579-1580*, Gallimard, Paris, 1979. SCHNAPPER, Dominique, *La relation à l'Autre*, Gallimard, Paris, 2001.

l'intendant de Bretagne et ses subdélégués sur l'état économique de la province et les mœurs de ses habitants. Ces textes, en effet, permettent de nuancer, sur une solide base comparative, les jugements portés sur les paysans par des notables qui les côtoient quotidiennement, et présentent de surcroît l'intérêt de ne pas s'inscrire, contrairement aux actes qui émanent du parlement de Bretagne ou des présidiaux, dans un contexte judiciaire, pénal, c'est-à-dire dans la problématique de la faute ou de la révolte, de la peine et de la sanction. Ensuite, on peut compléter cette observation par des textes moins méthodiques, parfois même informels, constitués par des récits de voyage dans la Bretagne du XVIII^e siècle. Le voyageur est lui aussi un comparatiste. Souvent envoyé en mission, épuisé par la durée et la difficulté de ses déplacements, il n'arrête pas d'abord son regard sur la paysannerie. Mais, au fil du siècle, l'opinion qu'il porte sur les paysans, souvent entrevus entre deux villes ou deux ports, est bien présente et elle évolue constamment : malgré leur nature hétérogène et leur inégale densité, ces sources offrent à l'historien un regard étranger à la province, contrairement à celui des subdélégués, et livrent des impressions à vif, spontanées malgré la reconstruction *a posteriori* du voyage et le travail sélectif de la mémoire de son auteur. Elles permettent de nuancer la rigidité des appréciations consignées dans le mémoire administratif.

La synthèse que remet en 1733 au contrôleur général des finances, Philibert Orry, l'intendant de Bretagne, Jean-Baptiste des Gallois de La Tour est un *Mémoire sur la Bretagne*, entièrement dominé par des préoccupations économiques⁶. Éludant, contrairement à ses prédécesseurs, l'histoire de la province et ses principales institutions, il développe sur un canevas d'enquête résolument nouveau, les activités économiques de la Bretagne en s'appuyant sur le rapport de ses 83 subdélégués⁷. Mené avec la plus grande minutie, puisque tous les subdélégués ont répondu au questionnaire de l'intendant, obéissant à une rationalité implacable même si les statistiques prêtent toutes à discussion⁸, le mémoire de l'intendant présente subdélégation par subdélégation, évêché après évêché, la proportion des terres cultivées et des terres incultes, la nature des productions, le nombre de feux et l'état de la population, le dénombrement des bestiaux et l'évaluation de leur prix de vente. Mais ce n'est pas tout. À sa demande et grâce au formulaire exigé, transmis aux subdélégués, ses «correspondants», comme on les désigne à l'époque, ajoutent une note sur les mœurs, l'industrie et le commerce de chacune de leur circonscription. Ils soulignent

⁶ LEMAÎTRE, Alain J., *La Misère dans l'abondance en Bretagne au XVIII^e siècle*, op. cit.

⁷ Le nombre des subdélégations a considérablement varié au XVIII^e siècle mais va en diminuant. On en compte 86 en 1729, 65 en 1775, 56 en 1778.

⁸ L'erreur statistique porte principalement sur le nombre d'habitants en raison d'un mauvais multiplicateur choisi par rapport au nombre de feux. Elle n'altère nullement la valeur du mémoire puisque tous les chiffres rendus le sont selon la même méthode.

donc dans leur rapport le caractère des habitants, considèrent leur aptitude au travail, leur réceptivité à la novation, leur niveau d'obéissance, leur sobriété ou leur état éthylique, avant de développer la nature et les problèmes du commerce et de l'industrie. Autrement dit, sur une structure d'enquête entièrement nouvelle par rapport à celle de ses prédécesseurs, Des Gallois de La Tour se pose comme agrarien sans renoncer pour autant à des conceptions mercantilistes⁹. Là où l'intendant Béchameil de Nointel, à la fin du règne de Louis XIV, réduit les questions agricoles à leur plus simple expression, Des Gallois de La Tour consacre la plus grande partie de son mémoire à la situation de l'agriculture et de l'élevage en Bretagne, comme l'indique d'ailleurs le titre générique choisi pour développer les thématiques choisies dans le rapport¹⁰.

Cette source est importante car elle permet à l'historien d'apprécier la façon dont des administrateurs, en l'occurrence des serviteurs de la monarchie et leurs subdélégués ont perçu eux-mêmes la paysannerie de la Bretagne. La question n'est pas de savoir si l'image qu'ils en donnent est juste ou non, mais quelle image, quelle représentation les tenants du pouvoir ont de ces *laboratores* et plus particulièrement de ces paysans. Le second point qui semble s'imposer est de savoir si cette image saisie ici dans les années 1730-1733 reste la même dans les décennies suivantes, ou bien si elle évolue à mesure que s'écoule le XVIII^e siècle. Faut de mémoire analogue, on quittera ici les sources administratives pour trouver les traces d'une évolution significative dans les récits et les relations de voyages¹¹.

Dans le mémoire de l'intendant Des Gallois de La Tour, les notations émises sous la rubrique «mœurs» sont souvent elliptiques mais elles permettent de dresser un bilan plutôt nuancé de la paysannerie de la province. Elles figurent dans 82 des 83 subdélégations. Au hasard des feuillets, on peut ainsi lire que les habitants de la subdélégation de Hédé, dans l'évêché de Rennes, sont d'un «esprit inquiet, aimant le procès, le vin et l'eau de vie, qu'ils ne s'appliquent point au commerce et négligent même l'agriculture»¹². On découvre encore que les habitants de la subdélégation de La Roche-Bernard, dans l'évêché de Nantes, sont «paresseux, sans génie et

⁹ LEMAÎTRE, Alain J. *op. cit.*, p. 21-30.

¹⁰ BÉRENGER, Jean et MEYER, Jean, *La Bretagne de la fin du XVII^e siècle, d'après le Mémoire de Béchameil de Nointel*, Klincksieck, Paris, 1976.

¹¹ LEMAÎTRE, Alain J., «Développement des voyages, genèse du folklore aux XVIII^e-XIX^e siècles», *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, tome LXI, 1984, p. 231-244.

¹² LEMAÎTRE, Alain J., *La Misère dans l'abondance...*, *op. cit.*, p. 111. Le commerce principal de la ville repose sur l'activité de voituriers qui acheminent le blé et les fils des subdélégations voisines vers Rennes.

sans industrie»¹³. Le subdélégué de Rhuys, dans l'évêché de Vannes, souligne que les habitants sont «d'un génie grossier, brutaux et peu laborieux»¹⁴, tandis que celui du Faou, dans l'évêché de Quimper, écrit que les paysans sont «grossiers, indociles, brutaux et peu laborieux, laissant à l'abandon des terres qu'ils pourraient cultiver»¹⁵. Le contraste existe cependant avec les paysans de la subdélégation de Lanmeur, évêché de Tréguier, qui ont «bon caractère» et sont «laborieux ou ingénieux pour leur ouvrage»¹⁶, qualités qui se retrouvent chez les habitants de la subdélégation de Pontchâteau, évêché de Nantes, dont le caractère, peut-on lire, est «doux, assez laborieux pour la culture des terres, mais qui ont peu de génie pour le négoce»¹⁷. La question se pose donc du traitement de cette succession de jugements. Sur quelle réalité se fondent-ils ? À quelle tradition se rapportent-ils ? Comment s'expliquent ces appréciations et ces jugements de valeur ?

On peut tout d'abord observer que ces jugements sont prononcés envers la paysannerie en soi, qui se voit attribuer un certain nombre de caractères selon ses qualités intrinsèques. Ces qualités s'établissent selon trois critères : le travail, la façon de vivre, la relation au pouvoir et à l'ordre social.

Par rapport au critère du travail, on va ainsi qualifier selon les subdélégations les paysans de laborieux ou de paresseux, industriels ou fainéants, ayant du génie ou au contraire dépourvu de cet esprit et de ces dispositions naturelles. Par rapport à la façon de vivre, aux mœurs proprement dites, ils apparaissent le plus souvent flanqués de qualificatifs négatifs : ils sont «grossiers», «brutaux», «alcooliques», «adonnés au vin», «sales», «pauvres», ou au contraire – mais cette notation est rare – «propres dans leurs habits» comme dans la subdélégation du Croisic¹⁸, ou «d'un génie fin et délié pour leur intérêt» comme dans la subdélégation de Redon¹⁹ – mais jamais riches ! Enfin, par rapport au troisième critère – la relation au pouvoir et à l'ordre social – les subdélégués se plaisent à les qualifier de «rusés», «indociles»,

¹³ *Ibid.*, p. 133. L'activité de La Roche-Bernard reste modeste eu égard des possibilités de ce petit port sur la Vilaine.

¹⁴ *Ibid.*, p. 161. Rhuys est une des 42 communautés qui ont le droit de députer aux États. Sa subdélégation produit suffisamment de froment mais doit importer le reste des céréales.

¹⁵ *Ibid.*, p. 186. Le subdélégué ne semble pas comprendre l'importance des landes ou des terres réputées incultes pour l'élevage : «On pourrait les rendre labourables par un long travail et des dépenses considérables pour les défricher».

¹⁶ *Ibid.*, p. 221. La remarque est la même que dans la subdélégation précédemment citée.

¹⁷ *Ibid.*, p. 150. Les récoltes y sont parfois excédentaires mais l'état de l'agriculture mérite, selon le subdélégué, des défrichements.

¹⁸ *Ibid.*, p. 137.

¹⁹ *Ibid.*, p. 168.

«vindicatifs», «arrogants», «procéduriers», «méchants» et même «mutins» comme à Bazouges²⁰. Il arrive, certes, que le jugement porté sur eux soit nettement plus positif : c'est le cas dans la subdélégation de Lannion où les habitants sont réputés avoir «ordinairement bon caractère» ou ceux de Lesneven «d'un génie grossier mais soumis et laborieux»²¹.

Outre ces appréciations intrinsèques, la paysannerie est souvent mise en perspective face aux citadins. Par exemple dans la subdélégation de Quimper, les villageois sont décrits comme laborieux alors que les artisans sont dénoncés comme un groupe social fainéant, peu ingénieux et pauvres²². Dans la subdélégation de Brest, les habitants de la ville sont considérés comme polis et ingénieux alors que ceux de la campagne sont décrits comme des êtres «négligents, brutaux et peu adonnés à l'agriculture»²³.

Les notations et les remarques des subdélégués vont toutefois plus loin que cette opposition ville-campagne, puisqu'elles reposent aussi sur des comparaisons entre classes ou catégories sociales. Cette confrontation est menée entre classes sociales laborieuses, entre la paysannerie et les gens de mer. Par exemple, dans la subdélégation de Hennebont, «les habitants de la côte sont pour la plupart matelots ou pêcheurs, ordinairement paresseux. Ceux de la pleine terre au contraire sont laborieux, mènent une vie dure, sont mal logés, mal nourris et mal vêtus. Les uns et les autres sont brutaux et fort adonnés au vin et au tabac»²⁴. Dans la subdélégation de Saint-Malo, les habitants sont décrits comme «fiers, entreprenants, actifs pour leur intérêt, et entièrement adonnés au négoce. Leur génie est fort étendu sur les différentes manières de le faire»²⁵. À Matignon, les gens de mer «ont l'esprit vif et pénétrant. Ils sont bons mariniers. Ceux qui occupent les terres sont fort laborieux»²⁶. S'ils sont jugés et appréciés en com-

²⁰ *Ibid.*, p. 117. De façon générale, la subdélégation parvient à équilibrer ses récoltes et sa consommation malgré une forte population. Le jugement porté par le subdélégué est particulièrement sévère par rapport aux opinions émises généralement.

²¹ *Ibid.*, p. 218.

²² *Ibid.*, p. 180.

²³ *Ibid.*, p. 208. On peut comparer cette opinion avec l'appréciation très élogieuse portée sur «les habitants de la ville de Nantes (qui) sont laborieux. Ils naissent presque tous avec une inclination naturelle et un génie particulier pour le commerce maritime dans lequel ils se distinguent par leur capacité et leur économie». *Ibid.*, p. 124.

²⁴ *Ibid.*, p. 160. L'essentiel du commerce de Hennebont réside dans l'exportation des grains vers Nantes, Bordeaux et l'Espagne, et il se double logiquement d'un commerce de vin. C'est la confirmation du dynamisme de l'agriculture du Vannetais qui trouve son origine dans les circuits commerciaux par l'intermédiaire des voies maritimes.

²⁵ *Ibid.*, p. 238.

²⁶ *Ibid.*, p. 236.

paraison d'autres classes laborieuses, ils sont aussi comparés au second ordre, à la noblesse. Ainsi, à Guérande, les habitants du commun qui sont portés à l'agriculture sont accusés d'être adonnés au vin tandis que «les gentilshommes et les bourgeois ont de l'honneur, de l'économie, et sont fort réglés dans leur conduite»²⁷. Comment peut-on expliquer ces appréciations ?

Elles se rapportent en premier lieu à une tradition qui remonte au Moyen Âge, à l'époque où la satire anti-paysanne constitue un important courant de la littérature européenne²⁸. Avec ses nombreuses variantes selon les milieux, les auteurs ou le public visé, on voit ainsi des accusations de couardise ou de voleur portées contre le paysan. Mais cette satire, ces diatribes mettent surtout en relief, avec la saleté de l'homme de la terre, la pauvreté de ses vêtements, la grossièreté de sa manière de vivre et notamment de ses aliments. Les manières alimentaires sont donc depuis très longtemps des marqueurs d'identité²⁹. Elle insiste constamment sur une sorte de sauvagerie du paysan qui le place à un niveau intermédiaire entre les animaux et les hommes. Sans doute cette image n'est-elle pas univoque car si d'un côté le manant est un monstre, mi-homme, mi-bête, de l'autre c'est un juste qui vit du travail de la terre et mérite à ce titre une place au ciel³⁰. Mais il n'en reste pas moins que s'impose l'opposition fondamentale dans le système des valeurs médiéval, entre la cité (*civitas*), lieu réel et symbolique de la culture, et la forêt, incarnation géographique et mentale de la sauvagerie. Les citoyens de la cité apparaissent sans le moindre doute comme de vrais hommes face aux autres humains qui ne sont pas à proprement parler des hommes mais des animaux. Il y a donc une antinomie cité-forêt et un antagonisme obsessionnel du système de valeurs médiéval : homme/animal. On ne peut s'empêcher de songer à l'homme sauvage, homme des bois, *homo selvaticus* qui hante l'imagination des hommes du Moyen Âge et à qui on demande, dans le trouble,

²⁷ *Ibid.*, p. 135. Le subdélégué insiste sur l'importance de la ville, siège d'une prévôté royale et une des 42 communautés de Bretagne. La subdélégation est composée de marais salants, ce qui explique l'importance de son commerce.

²⁸ CHERUBINI, Giovanni, «Le paysan et le travail des champs», dans *L'Homme médiéval*, LE GOFF Jacques (dir.), Seuil, Paris, p. 152-157. HILTON, R. H., *The English Peasantry in the Later Middle Ages*, Clarendon Press, Oxford, 1975. RÖSENER, W., *Bauern im Mittelalter*, Beck, München, 1986. FOSSIER, Robert, *Paysans d'Occident, XI^e-XIV^e siècles*, PUF, Paris, 1984.

²⁹ BAYART, Jean-François, *L'illusion identitaire*, Fayard, Paris, 1996. Du même, «L'imaginaire dans l'affirmation de l'identitaire», *Sciences humaines*, hors série n° 15, décembre 1996-janvier 1997.

³⁰ BESSMERTNY, Youri, «Le Paysan vu par le seigneur : La France des XI^e et XII^e siècles», dans *Campagnes médiévales : l'homme et son espace. Études offertes à Robert Fossier*, MORNET, Élisabeth (dir.), Publications de la Sorbonne, Paris, 1995, p. 601-611. FREEDMAN, P., «Sainteté et sauvagerie. Deux images du paysan au Moyen Âge», *Annales ESC*, 47, 1992, p. 539-560.

quand on le rencontre dans la forêt ou dans la littérature : «Es-tu homme ou bête» ? C'est cette tradition que l'on retrouve donc, en filigrane, dans la notation du subdélégué de Saint-Aubin-du-Cormier lorsqu'il rapporte que «les habitants, *quoique gens des bois*, (souligné par nous) sont cependant doux et paisibles, assez laborieux»³¹.

Ensuite nous devinons le second élément explicatif dans la conception même de l'économie qui est celle de l'intendant de Bretagne. L'état de la paysannerie s'inscrit pour lui dans une histoire. Une histoire où les notions de transformation, ou de perfectibilité sont constamment développées tant en matière d'agriculture que dans le domaine de l'élevage. Cette confiance absolue dans le progrès, à la façon d'un Priestley³² ou, plus tard, d'un Condorcet³³, n'est pas caractéristique du siècle dans sa totalité. En effet, même lorsque les penseurs des Lumières expriment dans leurs œuvres la certitude que l'époque qui est la leur est supérieure, dans tous les domaines, aux autres âges de l'humanité, la caducité des choses humaines et le sentiment que les plus hautes réalisations sont appelées à disparaître – sentiment que traduisent dans la littérature et dans l'art, des auteurs comme Gibbon et Volney en passant par Hubert Robert – hantent la conscience historique, philosophique et esthétique du XVIII^e siècle³⁴. Mais Des Gallois de La Tour et ses subdélégués réagissent, pour leur part, en administrateurs lucides et relativement sereins devant l'avenir. Si l'intendant apprécie l'ensemble des terres, c'est autant en considérant leur superficie générale que leur productivité ou «les moyens de mettre en valeur les incultes et abandonnées»³⁵. Il reste attentif aux comportements de la population face à la novation. Il souhaite encourager l'agriculture et en particulier les défrichements des terres incultes en dispersant les propriétaires ou les laboureurs, sur une durée limitée, de l'imposition – des fouages. Il regrette «la défiance naturelle où l'on est, en ce pays, que toutes recherches nouvelles, de quelque nature que ce soit, n'ont pour objet que celui de parvenir à de nouvelles demandes sur les peuples, bien loin de les soulager et de les favoriser». Les paysans des différentes subdélégations de la Bretagne sont donc différenciés selon une vision personnelle du progrès, une vision abstraite, ignorante, fréquemment, des habitudes, des usages, des traditions rurales, une vision dont les paramètres principaux seraient

³¹ LEMAÎTRE, Alain J., *La Misère dans l'abondance...*, op. cit., p. 114.

³² PRIESTLEY, Joseph, *An Essay on the First Principles of Government*, 2^e édition, Londres, 1771. Du même, *Discours sur l'histoire et sur la politique en général*, traduction : Cantwell, Paris, 1796.

³³ CONDORCET, *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain* (1793), Garnier Flammarion, Paris, 1988.

³⁴ Sur l'idée de progrès, voir NISBET, K., *History of the Idea of Progress*, Basic Books, New York, 1980.

³⁵ LEMAÎTRE, Alain J., *La Misère dans l'abondance...*, op. cit., p. 83.

l'aptitude au travail des paysans, leur capacité d'obéissance ou leur esprit d'entreprise³⁶.

Enfin le troisième ensemble qui contribue à la construction et à la modification d'une image phobique se rapporte, quant à lui, à l'esprit des Lumières. Comment le définir ici ? Ce serait plutôt un esprit qui cultive l'énergie contre l'inactivité, valorise le travail plutôt que la charité, et finit par exalter l'esprit d'entreprise et l'utilité sociale contre les cadres figés de la société d'ordres et l'idéologie nobiliaire. Un esprit qui considère la paresse non plus seulement ni d'abord comme un vice mais, pire, comme un crime social. Un esprit qui pense le travail à la fois comme moteur du progrès et comme sa conséquence.

Or, semble-t-il, c'est cette exaltation des vertus bourgeoises d'économie et d'ordre, de norme, de goût pour le travail et de modernité, qui s'avère décisive dans l'évolution de l'image du paysan dans les dernières décennies de l'Ancien Régime³⁷. Jusqu'au milieu du siècle, les paysans auxquels les voyageurs consacrent très brièvement quelques lignes entre deux paragraphes décrivant un paysage, une ville ou un port ne constituent jamais le fond du commentaire. Sous le regard objectif d'inspecteurs et de techniciens les gens de terre sont des producteurs dont on évalue la qualité et les capacités. Les voyageurs apprécient avant tout leur niveau de vie qui dépend de la situation économique. Se succèdent, par exemple, dans les récits et les rapports d'inspection les paysans capables de cultiver les bonnes terres du Trégor et du Léon, d'entreprendre ou de soutenir des entreprises de défrichement.

Dans les dernières décennies du siècle, toutefois, cette façon de considérer la paysannerie évolue sensiblement. Les voyageurs véhiculent de nou-

³⁶ Il faut relire la mise au point essentielle d'Annie Antoine quant aux phénomènes « naturels ». Revenant sur la question des landes et des friches en Bretagne, et de leur place dans l'agriculture des sociétés traditionnelles, elle montre parfaitement d'une part qu'elles sont une des composantes des systèmes agraires anciens, et d'autre part que la pensée physiocratique qui s'est diffusée dans la seconde moitié du XVIII^e siècle est résolument hostile aux terres incultes. Voir : ANTOINE, Annie, « La fabrication de l'inculte. Landes et friches en Bretagne avant la modernisation agricole du XIX^e siècle », *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, LXXIX, 2001, p. 205-228. En fait, cette hostilité se développe bien avant la naissance de la « secte physiocratique », comme le montrent les jugements répétés de Des Gallois de La Tour et de ses subdélégués.

³⁷ LEMAÎTRE, Alain J., « Développement des voyages, genèse du folklore aux XVIII^e-XIX^e siècles », *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, tome LXI, 1984, p. 231-244. Le stéréotype du paysan ne vient pas d'abord des événements qui composent la Révolution française et de la façon dont l'historiographie républicaine se les est appropriés. Elle lui est antérieure, comme on le constate dans les récits de voyage. Il faut donc sur ce point nuancer l'appréciation de Solène Lagrange, malgré la qualité de l'article. Voir : LAGRANGE, Solène, « L'image du paysan breton au début du XIX^e siècle », *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, LXXXII, 2004, p. 279-291.

veau des images de sauvagerie. En 1779, le Chevalier de Mautort³⁸ trouve que les bas Bretons sont «en retard de plus d'un siècle sur les autres provinces de la France» en raison de leurs vêtements et de leur physionomie : une étoffe grossière, écrit-il, leur sert de vêtement et ils n'ont pour toute chaussure que de lourds sabots de bois. Observant que leur visage disparaît sous une barbe généreuse sur laquelle retombent une longue chevelure, il va même jusqu'à les comparer à des satyres. Louis Desjobert, grand maître des eaux et forêts, va dans le même sens en 1780 en remarquant, dans son journal, que la large peau de bouc ou de chien portée par les paysans leur donne «l'air de sauvages»³⁹. Cette image phobique qui se réactive dans la seconde moitié du XVIII^e siècle va se figer dans la littérature avec le *Voyage dans le Finistère* de Cambry en 1794, auquel on doit la création d'un personnage nouveau, véritable fossile anthropomorphe, dont la fortune va être immense au XIX^e siècle : le paysan breton. Sous la plume exotique de Cambry, dans un véritable travail d'ethnographie républicaine⁴⁰ et sous une forme épique, le paysan devient la figure allégorique d'un monde redoutable, mutin et déguenillé, à contresens de l'histoire, évoluant, comme dans un mauvais rêve, entre le culte des fontaines et celui des arbres, et l'apparition des fées. Dès lors, les mœurs, la langue et la race se conjuguent, autour du paysan, avec la topographie et le climat pour tresser entre eux de multiples correspondances. Surgit et s'impose pour plusieurs décennies l'image du paysan sauvage, celle de l'homme de fer et de granit, résistant aux tempêtes, aux violences de l'air et à l'érosion permanente causée par les vents d'ouest. C'est cette image qui inspirera les grands écrivains du XIX^e siècle comme Balzac⁴¹, Stendhal⁴², Michelet⁴³. Elle s'imprime lentement et profondément dans la mémoire collective car elle s'adresse d'abord aux sens et à

³⁸ MAURTORT, Chevalier de, *Mémoires du Chevalier de Mautort, capitaine au régiment d'Austrasie*, publiés par son petit-neveu le baron Tillet de Clermont-Tonnerre, Paris, 1895. p. 106.

³⁹ GROUCHY, Vicomte de, «Notes d'un voyage en Bretagne effectué en 1780 par Louis Desjobert», *Revue de Bretagne*, 1909, XLII, p. 198.

⁴⁰ Dans un avertissement à l'édition de 1836, l'éditeur reconnaît cependant que Cambry n'a souvent été qu'un observateur superficiel et inexact : «La plupart du temps à son arrivée dans un gros bourg, il se bornait à en convoquer les municipaux et les notables, à les interroger sur ce que leur commune contenait de remarquable, et il écrivait ses notes sous la dictée de ses hommes qui n'étant eux-mêmes que de simples paysans (souligné par nous), ne lui fournissaient que des renseignements inexacts et tronqués». CAMBRY, *op. cit.*, p. IX.

⁴¹ BALZAC, Honoré de, *Les Chouans ou la Bretagne en 1799* (1829), Paris, 1972. Du même, *Béatrix* (1839), Paris, 1979. Du même, *Un drame au bord de la mer* (1835), Paris, 1952.

⁴² STENDHAL, *Mémoires d'un touriste*, dans *Voyages en France*, éd. V. Del Litto, La Pléiade, Gallimard, Paris 1992, p. 1-418. Voir également CHANTREAU, Alain, «La Bretagne et les Bretons vus par Stendhal», *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, LXXXII, 2004, p. 293-304.

⁴³ MICHELET, Jules, *Tableau de la France*, Paris, 1833.

l'imagination. Les voyageurs la recherchent avant même de partir : Cambry et son *Voyage dans le Finistère* leur sert de guide⁴⁴.

Il faut dire que l'histoire contemporaine de la Bretagne et sa collusion avec celle de la Révolution renforcent l'intérêt pour cette province. Non seulement Cambry se plaît à développer des observations personnelles, précieuses, souvent douteuses, mais il n'hésite pas à plonger dans l'histoire pour y trouver des justifications : «Ne jugez pas ces gens sur l'apparence, écrit-il à l'intention de ses futurs lecteurs ; ils sont en général hospitaliers, intelligents et fins, ils ont une raison solide, ils calculent avec justesse, l'imagination domine chez eux»⁴⁵. Mais cet éloge s'interrompt brutalement quand il ajoute : «Les prêtres en ont abusé, on verra par les détails que le cours de mon ouvrage déterminera quel est l'excès de leur superstition, combien de rêves les dominent ; ils vivent au milieu des ombres, des démons, des fées, des revenants et des sorciers (...). Aux contes du catholicisme, aux pratiques de la religion romaine, ils ajoutent le matériel de la religion druidique, dont ils n'ont oublié que les idées sublimes»⁴⁶. La rupture avec la vision du paysan de l'Ancien Régime est radicalement consommée. Sous sa plume, la création d'un personnage lié, de manière indissociable, à une province, sert une idéologie qui dépasse tant la paysannerie que la Bretagne : ce que Cambry dénonce au terme d'une enquête de terrain, si sommaire soit-elle, c'est un pays compris comme uniforme, se tenant à l'écart des grands courants économiques et politiques, hermétique au commerce des idées, replié sur des pratiques traditionnelles et des références religieuses dénoncées pour leur archaïsme. Le diptyque sauvage/civilisé s'articule parfaitement au fil du récit : «Il n'est point de pays, même en Afrique, s'exclame-t-il, où l'homme soit plus superstitieux qu'il l'est en Bretagne. Les prêtres, avant la Révolution, étaient pour ainsi dire adorés comme des dieux. Le moment actuel nous démontre assez leur influence ; généralement les paysans n'ont regretté ni le roi ni les nobles, mais ils ont pleuré la perte de leurs pasteurs»⁴⁷. La phobie s'installe : elle prend place dans une construction identitaire nationale.

⁴⁴ BERTHO, Catherine, «Les enseignements d'une bibliographie : les livres consacrés à la Bretagne au XIX^e siècle», *Revue française d'histoire du livre*, 20, 3^e trimestre 1978, p. 6-33.

⁴⁵ CAMBRY, *op. cit.*, p. 34.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 35.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 39. L'appréciation de Cambry est d'ailleurs inexacte. Les paysans en Bretagne n'ont pas fait que pleurer la mort de leurs pasteurs... La Constitution civile du clergé et les conséquences du serment ont déstabilisé le maillage paroissial et des comportements solidement ancrés dans une paysannerie pour qui l'isolement est la règle alors que l'église reste le lieu de rassemblement par excellence, et que le recteur ou le curé sont issus de la communauté rurale. Sur la Contre-Révolution, voir : SUTHERLAND, Donald M. G., *Les Chouans : les origines sociales de la Contre-Révolution populaire en Bretagne, 1770-1796*, Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne, Rennes, 1990. Du même, *Révolution et Contre-Révolution en France (1789-1815)*, (1986), Seuil, Paris, 1991. BOURDIN, Philippe, et CHAPPEY, Jean-Luc, *Révoltes et révolutions en Europe et aux Amériques (1773-1802)*, CNED, Sedes, Paris, 2004, p. 345.

Rejeté dans le mépris ou l'indifférence, maintenu à l'écart de la haute culture, le paysan va, toutefois, rapidement trouver des défenseurs. Face aux attitudes hostiles ou réformatrices qui sanctionnent ses manières et ses pratiques religieuses jugées inacceptables ou répréhensibles – que ces critiques viennent des théologiens, des rationalistes, ou des républicains –, des lettrés et des curieux, des voyageurs ou des notables, inquiets de l'évolution sociale des villes, prennent le parti du paysan. Son mode de vie et la Bretagne rurale leur donnent une référence généalogique (par les usages de la paysannerie, les manières de se vêtir, d'habiter, de s'alimenter), leur offrent des repères historiques (par le patrimoine rural) tout en constituant un refuge dans un monde jugé hostile (par les beautés de la nature). En marge d'un prolétariat urbain, disparate dans ses origines géographiques, où se développe une violence de plus en plus marquée, le paysan et la Bretagne leur apparaissent comme les gardiens immuables de valeurs authentiques et les foyers de la régénération. Les scientifiques s'apprêtent donc à procéder à une triple valorisation de la société paysanne : une valorisation esthétique, apparue de manière précoce, se traduisant par une fascination pour la littérature orale, la langue vernaculaire, la musique et la danse ; une valorisation éthique, qui exalte la sagacité des proverbes, la qualité des mœurs, la pureté et la spontanéité des gestes ; une valorisation cosmologique, enfin, qui redécouvre la sagesse populaire dans son milieu naturel et crée une tradition immémoriale... Le voyageur y trouve bientôt son compte. Le paysan fait alors une seconde entrée dans l'histoire...

Alain J. LEMAÎTRE
Université de Haute Alsace
Mulhouse

RÉSUMÉ

Comme toutes les identités, l'identité paysanne est un processus et non un état. Plutôt qu'une donnée immuable, elle s'est construite et modifiée avec le temps. Elle est saisie dans cet article à un moment particulier de son évolution : le siècle des Lumières qui transforme en profondeur à la fois l'image de la paysannerie et celle de la personnalité provinciale. Considéré encore au début du XVIII^e siècle comme un producteur, le paysan conserve une partie des caractères façonnés au cours du Moyen Age. Il en acquiert une autre sous l'impulsion des agronomes puis des physiocrates. Mais cette identité se transforme encore dans les dernières décennies du siècle et se trouve modifiée par un événement auquel le paysan de la Bretagne participe, dit-on, de manière négative : la Révolution française. Il devient alors, malgré lui, le protagoniste d'une histoire idéologique qui d'un côté le relègue dans l'archaïsme et de l'autre prétend le valoriser au moment même où les arts et les traditions populaires disparaissent devant l'extension de la civilisation industrielle.